

ANASTASIA, (1956) États-Unis France
de ANATOLE LITVAK ;
avec Ingrid Bergman, Yul Brynner, Helen Hayes, Akim Tamiroff, Martita Hunt, Sacha Pitoëff, Ivan Desny, Félix Aylmer ; adaptation de la pièce de Marcelle Maurette ; images : Jack Hildyard ; musique : Alfred Newman

Paris 1928. Le jour de la Pâques russe, un groupe d'exilés, des Russes Blancs se réunissent sous l'impulsion du général Bounine. Ils projettent de récupérer, auprès de la Banque d'Angleterre, 10 millions de livres en faisant passer pour l'héritière du trône de Russie, une jeune femme trouvée dans la rue, au bord du suicide, comme étant la fille du Tsar Nicolas qui, avec sa famille, avait été assassiné dans des conditions horribles par les communistes. Une seule de ses filles en avait échappé, la Princesse ANASTASIA.

Cet argent dormait dans des banques anglaises. Or, en la jeune femme perdue dans Paris, Bounine croit reconnaître Anastasia.

Ainsi commence cette histoire palpitante de bout en bout et menée par un Maître du cinéma venu d'Europe centrale, Anatole Litvak, auquel on doit un film impressionnant "*La nuit des Généraux*".

C'est Ingrid Bergman qui campe magistralement Anastasia, de retour d'Italie où elle avait tourné quelques chefs d'œuvres, sous l'impulsion de Roberto Rossellini. Elle apporte au film à la fois sa profonde vulnérabilité d'écorchée vive, puis dans la progression du film un mélange de naturel et de prestance qui lui confère à la fois un charme hors du commun et une vraie aura lumineuse. Ce rôle exigeait une quantité de nuances dans son avancée dramatique dont elle fait apparaître tous les contours avec la classe qu'on lui connaît. Elle recevra pour ce film un nouveau prix d'interprétation amplement mérité.

Yul Brynner dans le rôle de Bounine, d'abord cynique, va -en côtoyant Anastasia- s'humaniser. Il le fait avec beaucoup de nuances, lui aussi, dans son interprétation.

Pour la présenter à l'impératrice douairière de Russie, réfugiée elle aussi en Europe, qui seule pourrait la reconnaître vraiment, Bounine va donner à la sauvageonne Anastasia des leçons de bonnes manières telles qu'elles étaient pratiquées à la cour du Tsar.

Mais ce n'est pas une mince affaire car l'Impératrice douairière a une rude réputation de tempérament acerbe, vivant en effet toujours dans un monde qui n'existe plus.

Lorsqu'elle rencontre enfin Anastasia, un grand trouble naît en elle.

Pour Anastasia, le compositeur Alfred Newman a livré une partition brillante dans la tradition des grands compositeurs russes romantiques du 19^{ème} siècle.

Nous sommes transportés grâce à la mise en scène de Litvak, par des comédiens magnifiques, par la musique, dans un monde enfoui de l'histoire qui ressurgit dans le temps du film.

Anatole Litvak malgré les décors luxueux qu'il a pu obtenir, dont ceux de l'opéra de Paris, sait rester dans la teneur intimiste de la pièce qui relate une histoire vraie. Il va s'y maintenir avec subtilité, avec une constante retenue émotionnelle, afin qu'elle éclate au moment attendu.

Il n'y aura nul besoin de voir ce que l'on a deviné.

Aux paillettes qui lui tendent les bras, Anastasia préférera fuir pour l'amour véritable.

Une histoire et une œuvre qui se terminent de belle manière.